Comment meurt une Nation

George Batault

Le problème Juif est un des grands problèmes du monde et aucun homme, qu'il soit écrivain, politique ou diplomate ne peut être considéré comme mûr tant qu'il n'a pas essayé de l'aborder carrément.

Wickham Steed – La Monarchie des Habsbourg

Tandis qu'ils (les Juifs) expliquent et justifient leur dispersion par le fait qu'ils n'ont pas de pays à eux, et tandis qu'ils continuent de professer la croyance dans le Messie qui doit restaurer le royaume d'Israël, rien n'est plus loin de leurs cœurs que de voir exaucer la prière : "L'an prochain à Jérusalem". De là l'aversion violente que manifestent à l'égard du Sionisme les riches partisans de l'assimilation et de la "dispersion".
Leur idéal semble être le maintien de l'influence Juive internationale comme un véritable empire dans les empires, imperium in imperiis. La dissimulation de leur véritable objet est devenue chez eux une seconde nature, et ils déplorent, ils combattent avec acharnement toute tendance à poser franchement la question juive dans le monde.

Wickham Steed – La Monarchie des Habsbourg

En tant que nation indépendante, l'Autriche a cessé d'exister. Tel est le fait. La nationalité, ou, comme on dit plus scientifiquement l'ethnie, a vaincu l'Etat. Le particularisme a cédé devant le germanisme fondamental.

L'Etat austro-hongrois, incarné dans la monarchie des Habsbourg s'élevait comme une vivante contradiction face au principe des nationalités. Le traité de Saint-Germain a marqué le triomphe du principe des nationalités et l'Autriche, séparée de la Hongrie et des parties slaves de l'ancien Empire, est devenue une chétive République avec une tête énorme, Vienne, et un corps rachitique.

Les responsables immédiats de l'Anschluss, dans le fait et dans le principe, ce sont les auteurs des Traités de Paix.

Il est bon de noter en passant que le principe des nationalités, cher aux « démocraties », a été victorieusement retourné contre elles par les régimes autoritaires, apportant ainsi la preuve renouvelée que, lorsqu'ils prennent conscience d'eux-mêmes, les peuples ne sont pas un conglomérat de partis et d'électeurs mais un corps dynamique mu par une âme une et puissante.

Petite république aux destinées précaires, l'Autriche est retournée au Deutschtum qui est une force en marche. L'avenir dira si cette greffe portera des fruits ou demeurera stérile. Si le Deutschtum s'en trouvera fortifié ou affaibli. Il est certain en tous cas que la « transfusion » de 6.500.000 Autrichiens dans le corps de l'Allemagne n'est pas une opération ethniquement et biologiquement indifférente. Elle aura certainement des conséquences. Mais il ne nous appartient pas de devancer l'avenir.

O

A la fin du XIXe siècle, le problème des destinées de la Monarchie austro-hongroise se posait dans toute sa rigueur et sa solution préoccupait les hommes d'Etat.

Il fallait, c'était incontestable, que « quelque chose » changeât en cet empire où s'affrontaient, dans une cohabitation tumultueuse, Allemands, Slaves et Hongrois : trois races, trois langues, trois cultures sous une même couronne.

S'il ne trouvait pas la voie d'une rénovation, l'Empire courait à la dissolution.

Néanmoins, en dehors du cercle des partisans, les « sages » qui se penchaient sur la question d'Autriche étaient tous amenés à conclure, en reprenant la formule du patriote tchèque Palatzki : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

A côté des raisons historiques, politiques ou ethniques, il s'imposait des raisons géographiques, des raisons économiques qui militaient en faveur du maintien de l'unité, dans la diversité.

Il y avait — réalité éternelle — le Danube, le « beau Danube bleu » des Viennois, la région danubienne, les intérêts danubiens... le Danube, la grande route marchande et marchante, qui tourne le dos au Rhin et s'en va vers la mer Noire, vers l'Orient.

Il y avait là un principe de cohésion qui eut pu servir de base positive à une juste entente, servir de base à une collaboration féconde entre des peuples divers et jaloux de leur diversité... malgré leur jalousie.

La Monarchie Habsbourgeoise, avec la puissance d'attraction que lui conférait encore le prestige de ses destinées séculaires, pouvait être un centre de coordination — la cellule mère — d'une confédération du Danube.

Du fait de circonstances contraires, dont elle n'encourt certes pas la totale responsabilité, la Monarchie, n'ayant pu satisfaire à cette tâche, était vouée à disparaître. Les forces centrifuges ont pris le dessus, les nationalités triomphantes ont empêché l'évolution de l'Etat et l'ont réduit à néant.

Au lieu d'une Société des nations du Danube, ordonnée autour d'une dynastie, on a des Etats Danubiens, autonomes, qui se séparent ou se rapprochent selon les hasards de la conjoncture politique et de la conjoncture économique.

Dissocié de la Hongrie, amputé de ses parties slaves, réduit aux seules populations allemandes, déchu de sa mission fédératrice, l'Etat Autrichien — sous la forme invertébrée d'une petite République — ne pouvait plus appartenir qu'au Germanisme.

L'Anschluss découle directement des Traités de Paix, il en est le corollaire, en dépit de toutes les considérations, de toutes les interdictions sur chiffons de papier.

Si l'Etat Autrichien ne devenait pas, par la force impériale et traditionnelle, le centre fédérateur des régions du Danube, l'Autriche germanique ne serait plus qu'une province de la grande Allemagne.

Si la nation Autrichienne est morte, il n'est advenu que ce qui devait advenir.

Le résultat immédiat en est — lourd de conséquences — qu'aujourd'hui, le plus grand et le plus puissant des Etats Danubiens, c'est celui qui s'étend du Rhin aux Marches de Pologne et de la mer Baltique aux Alpes Juliennes : le Reich allemand.

Ainsi s'achève, après sept cents ans, le rôle historique de la Monarchie des Habsbourgs et c'est avec elle une grande tradition de l'Europe qui s'abîme derrière l'horizon. Car, qu'on ne s'y méprenne pas, le dernier acte de la lutte fut entre la maison des Habsbourg et le Reich populaire allemand, entre le principe monarchique, supranational et fédérateur et le principe des nationalités unificateur et centralisateur.

D'une part, à la base l'Etat créant le peuple, d'autre part, à la base, le peuple créant l'Etat.

Dans l'une le Roi procède de Dieu et le peuple du Roi, dans l'autre le Chef, et l'on pourrait presque dire Dieu lui-même, procèdent du peuple.

Du point de vue de la philosophie politique, deux conceptions mystiques irréconciliables.

O

L'histoire de la dissolution de la Monarchie Austro-Hongroise et celle de l'abdication de l'Autriche en tant que nation indépendante sont riches d'enseignements.

C'est dans la deuxième moitié et surtout dans le dernier tiers du XIX e siècle que la Question d'Autriche s'est posée avec acuité, face au principe des nationalités.

De nombreux auteurs l'ont alors étudiée et presque tous concluaient conformément à la formule célèbre de Palatzki, précédemment citée. En dépit du dualisme qui accordait une large autonomie au Magyars, en dépit des revendications de plus en plus instantes des Slaves, Polonais, Tchèques, Slovaques et Slovènes, en dépit du développement que prenait en Autriche même, le mouvement pangermaniste, expression du réveil de l'orgueil national dans la partie proprement allemande de l'Empire, la plupart des auteurs concluaient à la nécessité du maintien de la Monarchie austro-hongroise et à ses chances de survie, après adaptation et transformation. Telle était encore la conclusion à laquelle se ralliait M. Wickham Steed dans son remarquable ouvrage sur la Monarchie des Habsbourg, publié en 1913, à la veille de la grande guerre.

L'auteur, dans son étude très approfondie et documentée, montrait bien les éléments de faiblesse que recélait en lui l'édifice austro-hongrois mais, tout pesé, il inclinait cependant à l'optimisme en ce qui concernait l'avenir de la Monarchie.

Dans une préface écrite pour un livre paru en 1904 (1), M. Anatole Leroy-Beaulieu résume assez complètement les principaux arguments qu'on mettait en avant :

«...Ni les lois naturelles, ni les lois historiques n'ont encore condamné l'hétérogène monarchie de François-Joseph à une dissolution inévitable. L'existence a beau en sembler, de loin, inconciliable avec le principe national sur lequel reposent presque tous les Etats contemporains, la chute de l'antique maison d'Autriche, au lieu d'affranchir les peuples réunis sous le sceptre des Habsbourgs risquerait d'écraser la plupart d'entre eux sous ses ruines, tant ils sont enchevêtrés les uns dans les autres et tant ils auraient peine à vivre en dehors du vieux cadre historique où les siècles les ont rassemblés. »

Un peu plus loin, on ne lit pas aujourd'hui sans une poignante émotion, la page ci-dessous dont je me permets de souligner quelques lignes :

« Si grandes que soient les difficultés intérieures de la Monarchie habsbourgeoise ', si menaçantes que puissent sembler les convoitises de ses voisins, nous ne sommes pas contraints de croire au triomphe du pangermanisme. L'Autriche-Hongrie n'est pas encore près d'être rayée de la carte d'Europe, et si jamais elle devait l'être, c'en serait fait de notre vieille Europe historique. Tous les petits peuples du continent, du Danemark à la Hollande, à la Belgique, a la Suisse, a la Serbie, a la Hongrie seraient réduits à l'état de vassaux du nouveau Saint Empire germanique. En face d'un pareil colosse, la France et l'Italie, rapprochées par un danger commun, auraient à maintenir leur indépendance. L'une et l'autre ne seraient plus que des Etats de deuxième ordre / car la France, si longtemps rivale de l'Autriche ne peut guère rester une grande puissance qu'aussi longtemps que règne sur le Danube une grande Autriche. »

M. Leroy-Beaulieu poursuit ainsi :

« *Elle aussi, à tout prendre, cette vieille Autriche, elle est l'œuvre de la nature autant que la création de l'histoire ou de la politique. Ne nous y trompons pas: quelque hétérogènes qu'en semble les matériaux, il est malaisé de les dissocier, sans en déchirer les individualités nationales. Tout ce qu'on mettrait à la place de cette Babel ethnographique risque fort d'être encore plus artificiel, sans etre favorable a la liberté des peuples. Aussi nous est-il permis d'espérer, dans l'intérêt de l'Europe, comme dans celui de la France, que l'Autriche, en se renouvelant, saura échapper à la dislocation aussi bien qu'au démembrement.* »

(1) Georges Weil. — Le Pangermanisme en Autriche. Paris 1904.

Après avoir cité la maxime de Palatzki : « *Si l'Autriche n'existait pas...* » le préfacier conclut par cette dernière phrase : « *Elle existe, elle est toujours debout, la vieille monarchie ; et loin de désirer sa ruine, les amis de la paix et de la liberté lui doivent souhaiter longue vie.* »

Depuis 1918, elle a cessé d'exister, la vieille Monarchie, et depuis mai 1938 » l'Autriche elle-même a cessé d'être un Etat indépendant.

Au livre de l'Histoire, l'Evénement a tourné la page.

Qui pouvait le prévoir ?

L'esprit humain répugne au changement, au saut dans l'inconnu, il postule volontiers que ce qui fut sera, malgré tout ; non tout à fait pareil, mais analogue. Cela est vrai même en ce qui concerne les divagations révolutionnaires les plus radicales, lorsqu'on pénètre le fond de certaine phraséologie. On s'adapte au changement bien plus qu'on ne pense le changement. Dans la question d'Autriche, alors même qu'on voyait clairement, qu'on dénonçait le jeu des forces de dissolution on se rangeait pourtant aux hypothèses les plus conservatrices, on imaginait l'Empire se transformant, se prêtant à des formes nouvelles, à des équilibres nouveaux, mais non point disparaissant. Pourtant il a disparu.

Il est un homme au moins qui avait tout annoncé, tout vu, tout prévu, c'est un Français à peu près inconnu : F. Trocase, qui en 1899 publia à Paris un livre extraordinaire, passé presque inaperçu, et qui, à quarante ans de distance apparaît comme la plus étonnante des prophéties.

De ce livre, trouvé par hasard chez le bouquiniste, Léon de Poncins donne ci-après d'abondants extraits, dûment commentés à l'aide de travaux plus récents qui lui apportent confirmation.

Né à Vienne de parents français, F. Trocase a passé la plus grande partie de sa vie dans la capitale des Habsbourgs, et c'est le fruit de ses observations et de ses expériences qu'il nous livre dans l'Autriche juive. L'Autriche contemporaine, telle qu'elle est, politique, économique, militaire et sociale.

L'AUTRICHE JUIVE !

Encore les Juifs dira-t-on : c'est une idée fixe, une manie, et puis c'est trop facile de les charger toujours des plus lourdes responsabilités, d'en faire constamment des boucs émissaires.

Quiconque touche au problème juif est présumé un cerveau borné, un fanatique et un homme de mauvaise foi.

Telle est la puissance des Juifs sur l'opinion qu'ils ont frappé ce qu'on dénomme « l'antisémitisme » d'une sorte d'interdit et qu'ils ont réussi à persuader une foule de braves gens que ce n'était là qu'une sorte de maladie honteuse de l'esprit.

Faute de pouvoir combattre, par des arguments, ceux qui dénoncent le danger que fait courir le péril juif à la civilisation, on tente, par avance, de les déshonorer. **Froidement on déclare inexistant un problème qui se pose au monde depuis plus de deux mille an**s et qui, jusqu'ici, n'a jamais trouvé de solution. Car il en est ainsi, le fait demeure, indéniable. Qui ne voit la puérilité de l'argument qui consiste à tout attribuer à la malveillance stupide des Nations à l'égard d'Israël. Mais **cette « malveillance » constante de tous les peuples à travers tous les siècles, ça n'est pas**

l'explication du problème, c'est le problème lui-même. Cette « malveillance » si générale, si tenace il faut tout de même qu'elle ait des causes, des causes sérieuses, des causes graves...

Se refuser à envisager le problème juif comme un problème essentiel ne peut être le fait que de têtes légères, de pauvres niais, de sots complaisants.

L'Autriche juive, de F. Trocase, avec tout ce que l'ouvrage comporte de vues profondes et de prophéties vérifiées paraît être de nature à dessiller les yeux des aveugles, à leur imposer la claire vision du réel en les contraignant finalement à réfléchir.

On doit accorder audience à l'homme qui a eu raison sur toute la ligne, et qu'en son temps on a refusé d'entendre comme tous les vrais prophètes. Les Troyens déjà se riaient de Cassandre, et Troie incendiée gît sous la cendre.

L'aveuglement des hommes fait la fatalité de l'événement... vérité d'hier, vérité de toujours.

La France, l'Angleterre et les Etats-Unis, pays aujourd'hui les plus dangereusement minés par la juiverie, se refusent avec acharnement à envisager le péril et à prendre au sérieux le problème juif.

Aveuglement lourd de conséquences !...

Plus tard il risque d'être trop tard ; les Juifs disposent d'ailleurs de moyens d'autant plus puissants pour chloroformer l'opinion que leur pouvoir s'étend davantage.

Puisse l'exemple de l'Autriche, éclairé par le profond ouvrage de Trocase, servir a réveiller les consciences et à ouvrir les yeux ! L'antisémitisme bien entendu, devient un devoir national.

O

Je voudrais, empiétant sur l'étude de Poncins qu'on lira plus loin, citer ici quelques pages de Trocase qui précisent son dessein, tout en témoignant de son talent d'écrivain. Le livre s'ouvre par une grande page en adagio qui sonne comme le prélude d'une symphonie funèbre :

« *Il n'est rien dans cette fin de siècle pourtant si remplie d'évènements, qui soit plus profondément triste , mais en même temps plus digne d'attirer l'attention, que la lente agonie de l'Empire austro-hongrois, qui meurt de l'impuissance de vivre après avoir , pendant plusieurs siècles , rempli le monde du bruit de sa grandeur et de sa renommée. Comment se défendre d'une vive et profonde émotion, lorsqu'on se reporte par la pensée au rôle dominant qu'a joué en Europe la monarchie fondée en 1283 par Rodolphe de Habsbourg, et que l'on considère l'état de désarroi au milieu duquel elle en est réduite à se débattre aujourd'hui ? Qu'est-il advenu des splendeurs d'autrefois ? Quel contraste avec l'époque glorieuse ou se trouvaient réunies sur la tête d'un seul homme les couronnes d'Autriche-Allemagne, des Pays-Bas, d'Espagne et de Naples !*

« Ce qu'avaient déjà commencé les guerres d'Italie, la bataille de Sadowa l'a achevé. L'Autriche exclue de la Confédération germanique, n'est plus aujourd'hui qu'une vaste agglomération de peuples qui se montrent aussi désolés les uns que les autres d'être accouplés, et dont les luttes incessantes ébranlent chaque jour un peu plus les bases de l'Etat polynôme. L'ardeur avec laquelle se manifestent et s'affirment les grands courants populaires fait d'autant plus ressortir l'impuissance du Gouvernement à les dominer. ***Une seule race, la nation juive, profite de ces divisions irréconciliables, pour accomplir un véritable travail de taupe qui finira, si l'on n'y prend garde, par jeter bas l'ordre social tout entier.*** »

Notons encore, en passant, ces quelques lignes :

« *Sous le poids de ces fatales circonstances, le peuple impute aux divers Gouvernements qui se succèdent tous les maux dont il souffre. N'ayant pas confiance dans l'avenir d'un état social aussi peu équilibré, il rend les gouvernants responsables de tout ce dont il est, ou se croit affligé. Dans ses souffrances réelles et palpables, le paupérisme joue un rôle important, par suite de l'accaparement de toutes les forces vives du pays au profit des Juifs. Aussi* ***l'action écrasante de la population sémite, et les haines ardentes qu'elle engendre dans les couches profondes de la société autrichienne, sont-elles au nombre des grandes causes qui ont donné naissance au mouvement révolutionnaire****. Ajoutons que la crainte des Juifs, en raison de ce qu'ils ont déjà fait et de ce qu'ils sont susceptibles de faire encore-, a pénétré jusque dans les hautes sphères et les a portées à se soumettre sans résistance au joug d'Israël.* »

Le premier chapitre de « l'Autriche juive », le seul auquel nous empruntions, se termine par un alinéa intitulé : l'Agonie dont voici les deux premières pages :

« *L'antagonisme inévitable entre les intérêts de la dynastie et les volontés des différents peuples a créé pour l'Empire une sorte d'impossibilité de vivre dans des conditions normales. Qui donc pourrait avoir Vidée de résister à ces grands courants populaires que nous venons de signaler ? Ce serait vouloir se briser sans rémission, sans espoir de retour. Des courants de cette nature ne naissent pas facilement. Pour les déterminer il faut une unanimité de sentiments et d'aspirations qui ne peut résulter que de la nature même des choses, et à laquelle aucun esprit sincère ne saurait se soustraire. On ne crée pas artificiellement de semblables entraînements. Mais aussi rien ne peut les détruire ; ils ne s'apaisent que lorsqu'ils ont reçu pleine satisfaction.*

Les nationalités autrichiennes ne veulent plus admettre de solidarité entre elles ; elles ne songent qu'à briser les liens qui les unissent. Les agitateurs les plus ardents appellent de tous leurs vœux une rupture de plus en plus décisive, espérant trouver au milieu d'une guerre étrangère ou de luttes intestines la réalisation plus rapide de leurs désirs.

Les vieux patriotes autrichiens contemplent ces tendances avec tristesse.
Ils arrivent tous à cette conviction qu'ils ne peuvent rien pour empêcher cette désagrégation voulue, cherchée y absolument désirée par certains chefs de partis et leurs électeurs... Au lieu de pouvoir protéger le trône, l'aristocratie autrichienne aurait besoin d'être elle-même protégée.

On avait espéré que le développement de l'activité sociale serait un des titres essentiels que l'Etat aurait conquis à la reconnaissance des populations. Quand le peuple en effet a vu ***les Juifs accaparer à leur profit exclusif le produit de son travail et de ses efforts, il a senti gronder en lui des ferments de révolte ; et ses appétits surexcités sont devenus menaçants pour toutes les classes possédantes****.*

On a vainement essayé de l'apaiser en faisant appel aux sentiments religieux. De même que l'Empire russe a pris l'orthodoxie pour base de sa politique, de même que l'Allemagne s'appuie sur les doctrines protestantes, on a pensé que l'Autriche catholique pourrait trouver dans le catholicisme un facteur puissant pour sa politique intérieure, voire même pour sa politique étrangère. C'eut été peut-être bien raisonnable, si l'on s'y était pris plus tôt ; mais lorsqu'on y a songé, il était déjà trop tard. ***L'esprit franc-maçonnique avait miné le terrain sur lequel aurait pu renaître la force morale. En proie désormais aux influences délétères du judaïsme et de la franc-maçonnerie, agissant de concert, la malheureuse Autriche est condamnée à dépérir à moins d'un véritable miracle.*** »

Si l'on substitue au mot « Autriche » le mot « France » ces dernières lignes ne sont-elles pas un tragique objet de méditation pour les Français.

Trocase montre, comme on le verra, l'invasion des Juifs s'étendant à toutes les couches de la société ; à toutes les branches de l'activité, ils sont partout, ils sont à la fois le Capital et la Révolution, ils gouvernent l'opinion grâce à leur emprise sur la presse. Ils sont les maîtres occultes de l'Autriche. Contre eux se soulève alors sous la double impulsion du Docteur Lueger et de Schoenerer, un mouvement antisémite qui connut de prodigieux succès et attira l'attention du monde entier. Vienne fût pendant quelques temps la métropole de l'antisémitisme. Au moment où Trocase écrivit son livre, le mouvement en était à ses débuts, quelques années plus tard il avait atteint son apogée.

Sur la contamination juive de l'Autriche et sur le mouvement antisémite, nous avons le précieux témoignage d'un jeune Autrichien qui a écrit ses souvenirs de jeunesse, sa vie impécunieuse et difficile à Vienne, et ce qu'il vit et ce qu'il pense.
Le témoignage qui vient en tous points confirmer les vues et les considérations de Trocase, et qui pourrait s'intituler « Comment je devins antisémite » est de quelque importance, et je voudrais en dégager ici l'essentiel.
Venu de sa province, sans sous ni maille, le jeune Autrichien raconte ses débuts à Vienne. Il se dégoûte bien vite de la social-démocratie et du marxisme, et bientôt la question juive se pose à lui. Il fait alors un retour en arrière et rapporte ce qu'il pensait des Juifs, alors qu'il vivait encore chez ses parents, en province.
« *Persuadé qu'ils avaient été persécutés pour leurs croyances, les propos défavorables tenus sur leur compte m'inspiraient une antipathie qui, parfois, allait presque jusqu'à l'horreur.* »
Arrivé à Vienne : «je n'eus pas, dit-il, dans les premiers temps, le moindre coup d'œil sur les différentes couches composant la population de cette énorme ville. Bien qu'alors Vienne comptait près de deux cent mille juifs sur deux millions d'âmes, je ne les remarquais pas... je ne voyais encore dans le juif qu'un homme d'une confession différente et je continuais de réprouver, au nom de la tolérance et de l'humanité, toute hostilité issue de considérations religieuses. En particulier, le ton de la presse antisémite de Vienne, me paraissait indigne des traditions d'un grand peuple civilisé. J'étais obsédé par le souvenir de certains évènements remontant au Moyen-Âge et que je n'aurais pas voulu voir se répéter. Les journaux dont je viens de parler n'étaient pas tenus pour des organes de premier ordre. Pourquoi? Je ne le savais pas au juste moi-même. Aussi les considérais-je plutôt comme les fruits de la colère et de l'envie. Cette idée fut renforcée en moi par la forme infiniment plus convenable, à mon avis, sous laquelle la véritable grande presse répondait à ces attaques, ou bien, ce qui me paraissait encore plus méritoire, se contentait de les tuer par le silence, n'en faisant pas la moindre mention. »
A l'égard du parti social-chrétien antisémite de Karl Lueger, le jeune homme avoue qu'il lui était très hostile, à son arrivée à Vienne : «*L'homme et le parti étaient à mes yeux réactionnaires* ».
Mon jugement sur l'antisémitisme, avoue-t-il se modifia avec, le temps, mais « *ce fut bien là ma plus pénible conversion. Elle m'a coûté les plus durs combats intérieurs*» « *Comme toujours en pareil cas, je cherchai dans les livres un moyen de lever mes doutes. J'achetai pour quelques hellers les premières brochures antisémites de ma vie. Elles partaient malheureusement toutes de l'hypothèse que leurs lecteurs connaissaient ou comprenaient déjà dans une certaine mesure la question juive, du moins en son principe. Enfin leur ton m'inspirait de nouveaux doutes, car les arguments qu'elles produisaient à l'appui de leurs affirmations étaient souvent superficiels et manquaient complètement de base scientifique. Je retombais alors dans mes anciens préjugés. Cela dura des semaines et même des mois.*
L'affaire me paraissait si monstrueuse, les accusations étaient si démesurées que, torturé par la crainte de commettre une injustice, je recommençai à m'inquiéter et â hésiter.
Il est vrai que sur un point, celui qu'il ne pouvait pas être question d'Allemands appartenant a une confession particulière, mais bien d'un peuple a part, je ne pouvais plus avoir de doutes, car depuis

que j'avais commencé à m'occuper de cette question, et que mon attention avait été appelée sur le juif, je voyais Vienne sous un autre aspect. Partout où j'allais, je voyais des juifs, et plus j'en voyais, plus mes yeux apprenaient à les distinguer nettement des autres hommes. Le centre de la ville et les quartiers situés au nord du canal du Danube fourmillaient notamment, d'une population dont l'extérieur n'avait déjà plus aucun trait de ressemblance avec celui des Allemands... »

« *Les faits a la charge de la juiverie s'accumulèrent à mes yeux quand j'observai son activité dans la presse, en art, en littérature et au théâtre. Les propos pleins d'onction et les serments ne servirent plus alors à grand-chose; ils n'eurent même plus d'effet. .Il suffisait déjà de regarder une colonne de spectacles, d'étudier le nom des auteurs de ces épouvantables fabrications pour le cinéma et le théâtre en faveur desquelles les affiches faisaient de la réclame, et l'on se sentait devenir pour longtemps l'adversaire impitoyable des juifs. C'était une peste, morale, pire que la peste noire de jadis, qui, en ces endroits, infectait le peuple.* »

« *J'entrepris alors d'examiner soigneusement les noms de tous les fabricants des productions malpropres que révélait la vie artistique. Le résultat de cette enquête fut de plus en plus défavorable à l'attitude que j'avais observée jusqu'alors a' l'égard des Le sentiment avait beau se cabrer, la raison n'en tirait pas moins ses conclusions. Le fait est que les neuf dixièmes de toutes les ordures littéraires, du chiqué dans les arts, des stupidités théâtrales doivent être portées au débit d'un peuple qui représente â peine le centième de la population du pays. Il n'y a pas à le nier: c'est ainsi.* »

« *Mais mon évolution fut hâtée par l'observation de toute une série d'autres phénomènes. Je veux parler de la conception qu'une grande partie des juifs se fait des mœurs et de la morale et qu'elle met ouvertement en pratique. A ce point de vue, la rue me donna des leçons de choses qui me furent souvent pénibles. Le rôle que jouent les dans la prostitution et surtout dans la traite des blanches pouvait être étudié à Vienne plus aisément que dans toute autre ville de l'Europe occidentale, exception faite peut-être pour les ports du sud de la France. Quand on parcourait le soir les ruelles et les rues de la Léopoldstadt, on était à chaque pas, qu'on le voulut ou non, témoin de scènes qui restèrent ignorées de la majorité du peuple allemand jusqu'à ce que la guerre eut fourni aux soldats combattant sur le front oriental l'occasion d'en voir, ou plus exactement d'être forcés d'en voir de pareilles. La première fois que je constatai que c'était le juif impassible et sans vergogne qui dirigeait de la sorte avec une expérience consommée, cette exploitation révoltante du vice dans la lie de la grande ville, un léger frisson me courut dans le dos. Puis la fureur s'empara de moi.*

Maintenant je n'avais plus peur d'élucider la question juive. Oui, je me donnerais cette tâche ! Mais tandis que j'apprenais à traquer le juif dans toutes les manifestations de la vie civilisée et dans la pratique des différents arts, je me heurtai tout d'un coup à lui en un lieu où je ne m'attendais pas à le rencontrer. Lorsque je découvris que le juif était le chef de la Social-Démocratie, les écailles commencèrent à me tomber des yeux. Ce fut la fin du long combat intérieur que j'avais eu à soutenir.»

Voici ce qu'il rapporte encore :

« *Je fis un effort sur moi-même et tentai de lire les productions de la presse marxiste, mais la répulsion qu'elles m'inspiraient finit par devenir si forte que je cherchai a mieux connaître ceux qui fabriquaient cette collection de canailleries. C'étaient tous, sans exception, à commencer par les éditeurs, des juifs. Je pris en main toutes les brochures social-démocrate que je pus me procurer, en cherchai les signataires : c'était des juifs, je notai le nom de presque tous les chefs: c'étaient également une énorme majorité des membres du « peuple élu » qu'il fut question de députés au Reichsrat ou de secrétaires de syndicats, de présidents des organismes du parti, ou des agitateurs de la rue. C'était toujours le même tableau peu rassurant. je n'oublierai jamais les noms des Austerlitz, David, Adler, Ellenbogen, etc.* »

Quant à la doctrine elle-même :

« La doctrine juive du marxisme rejette le principe aristocratique observé par la nature, et met à la place du privilège de la force et de l'énergie, la prédominance du nombre et son poids mort. Elle nie la valeur individuelle de l'homme, Conteste l'importance de l'entité ethnique et de la race, et

prive ainsi l'humanité de la condition préalable mise de son existence et d sa civilisation. Admise comme base de la vie universelle, elle entraînerait la fin de tout ordre humainement concevable. Et de même qu'une pareille loi ne pourrait qu'aboutir au chaos dans cet univers au-delà duquel s'arrêtent nos conceptions, de même elle signifierait ici-bas la disparition des habitants de notre planète. Si le juif à l'aide de sa profession de foi marxiste, remporte la victoire sur les peuples de ce monde son diadème sera la couronne mortuaire de l'humanité. »

Devenu franchement hostile aux Juifs, le jeune homme se mit à étudier l'antisémitisme sous les deux formes qu'il avait revêtues en Autriche, d'une part dans le mouvement pangermaniste de Schoenerer, d'autre part dans le mouvement social-chrétien qui avait à sa tête le fameux bourgmestre de Vienne, Karl Lueger. Ainsi qu'il advient, l'élève dépassa de bien loin ses maîtres.

Mais ceci est une autre histoire...

Disons seulement que le jeune Autrichien dont nous venons de relater brièvement les impressions et les réflexions s'appelait : Adolf Hitler.

O

Les constatations relatives à l'action dissolvante des Juifs en Autriche concordent d'une manière absolue dans le témoignage de l'écrivain français Trocase et dans celui qu'apporte le célèbre auteur de Mein Kampf. (1)

L'un et l'autre, provenant de sources si différentes se superposent exactement et cela nous paraît être la meilleure garantie de leur exactitude.

Le fait que des renseignements se recoupent permet à coup sûr d'en tirer des enseignements.

La puissance dissolvante de la juiverie, la manière dont elle exerce son action en exaspérant les antagonismes, en favorisant l'action des fauteurs de dislocation quels qu'ils soient : ethniques politiques ou sociaux, sont des faits d'expériences irrécusables.

L'exemple de l'Autriche est là pour prouver que les Juifs, laissés libres d'agir, constituent une force de désagrégation redoutable qui tend à ruiner les Etats et à dissocier les Nations, jusqu'à ce que ruine et mort s'en suivent.

Déjà le prophétique Trocase s'inquiétait et posait dans l' « Autriche juive » cette angoissante question :

« Après l'Autriche, sera-ce la France qui apparaîtra comme la victime désignée des maximes rabbiniques ? Est-ce l'histoire de notre belle France qui s'est inscrite en lettres de feu dans les annales de la monarchie des Habsbourgs ».

L'auteur exprime pourtant l'espoir que : « la France se ressaisira en temps utile sous l'impulsion de ceux qui considèrent comme un devoir sacré d'éclairer l'opinion. »

Nous tentons avec ténacité, dans Contre—Révolution, de prendre notre part dans cette tâche.

Puisse le succès couronner nos efforts !

Puisse le peuple français ouvrir enfin les yeux et sortir de son hébétude !

(1) On peut y joindre également celui de l'écrivain anglais Wickham Steed dont nous citerons par la suite d'importants passages (C. R.).

Contre cette évidence, aucune argutie, aucun appel au sentiment, — aux « bons sentiments » — ne peuvent prévaloir.

Une attitude de simple refus en face du péril Juif témoigne contre ceux qui s'y complaisent d'une dégénérescence de l'instinct, d'une faiblesse de caractère, et finalement d'un abaissement de l'âme.

Le premier devoir d'une nation c'est d'exister et de développer les puissances de son génie propre. Toute nation qui faut à cette tâche perd à la fois sa raison d'être et sa propre personnalité. Un geste de Dieu l'efface alors de la carte du monde.

Georges BATAULT.